

*Rappel : Le Vol de l'Aigle est une oeuvre protégée et enregistrée auprès d'un huissier.
Toute reproduction et/ou redistribution, même partielle, est formellement interdite*

Extrait du Livre Troisième, Chapitre IX

Un grondement. Puis deux. Lourds, profonds et de mauvais augure.

« Bougez-vous un peu ! Vous voyez bien qu'l'orage approche ! » aboya un paysan en plantant sa fourche dans le sol humide de la forêt d'Arasora. Flanquée du funeste surnom de « forêt du Diable », elle était perdue au cœur des montagnes noires, chaîne abrupte à une dizaine de lieues au nord de Debresi.

D'aucuns la disaient maudite et peuplée par les *strigoi*, ces âmes des morts qui hantaient les vivants la nuit venue, accompagnées de créatures anthropophages dont les yeux couleur sang pétrifiaient les malheureux. D'autres, plus rationnels, la décrivaient comme un repaire à brigands et criminels en tous genres. Il était cependant un point sur lequel tous s'accordaient : c'était la plus dangereuse et inhospitalière de toutes les forêts valaques. On n'en trouverait nulle autre semblable si on parcourait le pays de part en part. De marais sombres en grottes sordides, d'animaux étranges en sols instables, celui qui s'y risquait était un fou ou un sot.

Pourtant, un petit groupe de cinq éleveurs munis d'armes improvisées avaient montré suffisamment de hardiesse pour en franchir la lisière. Désormais engouffrés au cœur de ce dédale d'arbres aux feuillages épais, ils restaient groupés et attentifs au moindre mouvement qui se manifestait autour d'eux.

— Dépêchons ! lança le plus robuste d'entre eux, celui qui semblait être le meneur.

— Hé ! Radan ! T'es... t'es sûr qu'on d'vrait pas faire demi-tour ? Ça fait un moment qu'on marche et toujours rien !

— Te fous pas de moi ! cracha l'intéressé. On va le récupérer, le bétail ! Tu crois qu'on vivra comment, si on l'abandonne ici ? Pff ! Comme si avec les loups on n'en avait pas assez, faut qu'ces foutues bestioles s'échappent !

La veille, ils avaient déploré la disparition d'un troupeau de moutons de cent cinquante têtes. Aux dires des badauds interrogés et à en juger par une des cloches trouvées sur place, les bêtes s'étaient aventurées dans la forêt. Oh ! Bien sûr, ils en avaient avisé le prévôt, mais qu'avait rétorqué celui-ci ? Rien de favorable à leur requête. Des arrêtés royaux avaient interdit l'accès à Arasora et chacun s'y pliait bien volontiers, si bien qu'aucun soldat ne leur viendrait en aide.

— J'me demande si les anciens ont pas raison, tu sais... ! On f'rait bien de demander dédommagement au roi et laisser tomber !

— Et tu crois qu'il nous donnera quoi, le roi ? Assez pour racheter tout un troupeau ? Et même avec ça, qui nous vendrait ses bêtes à bon prix ? Et nos familles, qui les nourrira, hein ? Putain, mais vous êtes des hommes ou des pucelles ? ! s'emporta Radan en crachant un mollard glaireux au sol.

— T'as raison, Radan ! soutint un autre gaillard en plaquant sa main sur l'épaule de son compère. Le bétail, c'est sacré ! On a quoi comme autre trésor ?

— Certainement pas ta bonne femme ! railla un troisième larron

— Mais... on aurait pu attendre demain. L'orage va -

— Tu savais qu'il allait pleuvoir, toi ? Ça nous a bien pris une matinée pour arriver jusqu'ici, et si on rebrousse chemin nos moutons auront eu le temps de s'faire bouffer.

L'implacabilité avec laquelle Radan exposa son argument dissuada ses pairs d'insister. Alors, quoique hésitants, ils maintinrent leur rythme sous les hauts arbres qui étalaient leurs branches en travers du ciel. Des artères en bois dont les feuillages se balançaient au gré du vent, comme si le souffle qui se glissait entre eux leur insufflait une vie éphémère. Si imposants, si compacts qu'ils cachaient le soleil et noircissaient les sentiers.

Sombre, hostile, Arasora l'était. Au-delà de la végétation qu'il fallait trancher, on entendait des bruits insolites se manifester de tous les côtés. Des oiseaux et des petits animaux, sans aucun doute, cachés tout autour d'eux.

Il y avait également une odeur tenace de moisissure, d'humus et de décomposition, venant sans doute de quelconques carcasses dont les vers se repaissaient. Ces racines épaisses et humides, aussi, qui ondulaient sur le sol en manquant faire trébucher les paysans à chaque pas, et ces craquements

de brindilles et de feuilles, ces mares inattendues où pullulaient les insectes. Un véritable chemin de croix, ce parcours, même pour des individus coutumiers des environnements sauvages.

« Bordel ! Mais ils sont où, ces sales bestiaux ? » déglutit un des éleveurs, cramponné à sa fourche et la gorge nouée. L'angoisse qui les enserrait dès le départ tombait dans une inquiétante gradation à chaque pas qu'ils faisaient sur ce sol bourbeux, à chaque paire d'yeux luisants qu'ils croisaient, à chaque soubresaut rageur que l'orage portait à leurs tympans.

— J'ai... j'ai l'impression qu'on nous observe ! Depuis qu'on est entrés, je... je...

— Vieux ! C'est pas l'instant d'flancher ! C'est rien d'autre qu'une forêt ! Rien à foutre des histoires de fillettes ! Y a rien ici ! Que des arbres et des bêtes ! Des bêtes bien vivantes !

Et pourtant... on entendait comme des sifflements. Ponctuellement, faiblement. Des voix qui s'élevaient de façon plus distincte à chaque mètre franchi. « Des bêtes, j'te dis ! » cracha le meneur pour rassurer ses compères... Ou pour se rassurer lui-même. Drapé dans sa belle détermination, ne commençait-il pas à vaciller à son tour ? « Radan ! Foutons le camp ! Ça fait trop longtemps qu'on marche ! Ils... Ils ont pas pu venir jusqu'ici ! Ils sont morts, c'est tout ! Partons ! »

Alors, tandis qu'il inclinait la nuque, prêt à égratigner son ego en se rangeant du côté de ses amis, l'un d'eux pointa un doigt tremblant vers les fourrés. Quand ils se tournèrent, ils crurent apercevoir des ombres immenses serpenter entre les arbres et une peur brutale broya leurs membres.

— J'aime pas ça ! Putain ! C'est pas normal, ça !

— L... la ferme ! Des loups ! C'est rien que des loups ! s'emporta Radan en tentant vainement de dominer les tremblements qui faisaient claquer ses dents.

Visages blêmes et doigts crispés sur leurs armes de fortune, leurs yeux étaient inondés par les larmes d'un effroi qui les paralysait. « T... tenez-vous prêts, ils sont là ! Ils... ! ils... ! »

Et puis, le temps s'arrêta. Pour une poignée de secondes, le silence les étouffa et l'immobilisme pétrifia l'environnement.

« ... R... Radan... ? »